

pereur et les dispositions prises à notre égard, lorsqu'un matin on nous range en bataille dans la cour ; nos tambours battirent un ban, nous présentâmes les armes, le général Bélavenne arriva en uniforme et fit lui-même aux élèves la lecture du décret impérial. Un cri étourdissant de : vive l'empereur ! accueillit cette communication. Puis notre commandant remit à chacun des titulaires son livret, sa feuille de route, et l'embrassa. Cette promotion dura plus de deux heures : nos tambours durent avoir les poignets disloqués, car ils avaient battu un ban pour chacun de nous en particulier.

Notre vieil adjudant-major nous conduisit à Versailles, où ce brave officier, fatigué de nos embrassades et de nos poignées de mains, nous donna ce qu'il appelait *la volée*, en faisant pour notre avancement des vœux qu'il terminait toujours par ces paroles : — Et surtout tâchez de ne pas vous faire tuer inutilement.

Dans cette ville, nous nous séparâmes pour aller, par section, faire un excellent dîner et boire du champagne à la santé de l'empereur et de nos maîtresses futures ; après quoi nous nous quittâmes. Bref, six années ne s'étaient pas écoulées que des 250 officiers de la levée de 1809, il n'en restait pas 10 ; encore n'étaient-ils plus, comme moi, que des débris de combattants.

Quand nous fûmes arrivés à Paris, Saint-Laurent me proposa de passer avec lui le peu de jours que nous avions à y rester. Mes parents habitant la Basse-Bretagne, j'acceptai son offre plutôt que d'aller vivre chez mon correspondant ancien émigré de l'armée de Condé, qui ne cessait de médire de la jeunesse et de critiquer le mode d'éducation qu'elle recevait dans les lycées et dans les écoles militaires. La famille de mon ami m'accueillit parfaitement. Nous employâmes le temps à parcourir les promenades, à nous montrer dans les cafés, dans les théâtres ; nous voulions, comme on disait alors, *jouir de notre reste* et délustrer nos uniformes. Et puis il est si agréable de se voir porter les armes à chaque pas ! Tout le monde nous regardait : les jeunes gens enviaient notre sort, les mères seules nous plainaient.

La famille de Saint-Laurent ayant projeté d'aller le dimanche à Tivoli, je fus de la partie. On se sépara pour visiter par petits groupes ce jardin, qui était alors fort à la mode. Je restai avec Saint-Laurent. Il donnait le bras à sa cousine Eulalie. Ils avaient été élevés ensemble. Je savais qu'ils s'aimaient. Eulalie était ravissante de simplicité et de grâce ; ce soir-là, surtout, elle semblait encore plus jolie que de coutume avec sa robe de mousseline à pois et le petit fichu de soie qui cachait ses épaules. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient emprisonnés dans un chapeau de pail-

le sous lequel brillaient deux yeux dont l'éclat exprimait le bonheur. Une impératrice eût été jalouse d'Eulalie.

En passant devant un bosquet sous lequel il *signor Mirobolando*, physicien et astrologue parenté de Tivoli, avait élu domicile, Eulalie pressa le bras de son cousin en lui disant de ce ton qui ne peut admettre de refus : — Oh ! je t'en prie, fais moi dire ma bonne aventure !

— Est-ce que tu n'as pas peur que ce tireur de cartes te prédise un sinistre avenir ? répondit Arthur.

— Bon ? en sait-il quelque chose ? Il me dirait qu'un jour tu viendrais à ne plus m'aimer, que je n'en croirais rien.

— Et s'il te disait qu'un jour je serai tué à l'armée ?

A ces mots, Eulalie éprouva un léger frisson, puis elle répondit en affectant une feinte gaieté : — Oh ! je suis sûre que non ! Tu reviendras coloré, général peut-être, qui sait ! Nous nous marierons et nous serons heureux, car je t'aimerai toute la vie, moi !

Nous nous approchâmes du nécromancien ; il y avait presse autour de lui. Nous attendîmes notre tour ; enfin le long tuyau acoustique fut placée à la hauteur de l'oreille d'Eulalie. Tandis que Mirobolando leur débitait son répertoire, elle se prit à rire, rougit, puis devint rêveuse. Bientôt une joie folle éclata chez elle, et, enchantée de confidences que lui avait faites le devin, elle s'élança au bras de son cousin, qui commençait à s'impatienter, et nous nous éloignâmes de la foule.

— Eh bien ! que t'a dit ce Rotomago ? lui demanda Arthur.

— Je ne puis le confier qu'à toi, répondit Eulalie en me lançant un regard.

— Mon cher, dis-je aussitôt à Saint-Laurent en abandonnant son bras, la valse que j'entends me rapprocher pour mieux l'écouter ; je vous retrouverai tout à l'heure.

— Non pas ! nous allons y aller ensemble. Reste donc, Eulalie sait bien qu'entre frères d'armes il ne peut y avoir de secret. Et, se penchant vers sa cousine, il ajouta : — N'est-ce pas que personne ici n'est de trop ?

La jeune fille répondit avec une petite moue charmante : — Comme tu voudras.

— Voyons, parle, et ne te flatte pas trop, reprit Arthur.

— Le magicien m'a dit d'abord que tu étais mon premier amoureux.

— Quant à cela, je ne le croirais pas de tout autre, parce que les jeunes filles ne disent jamais la vérité sur ce chapitre. Et après ?

— Après, il m'a dit... Tiens, mon ami, je crois que les cartes ne disent pas toujours la vérité. Il m'a dit que tu m'aimais beaucoup.